

l'immense galerie qui bordait les quais s'évanouit comme un vaste nuage qui se brise, se partage et disparaît. Quelques joyeux compagnons s'abritèrent sous des tentes pour boire, et tout fut dit.

Il ne vint pas à l'idée d'un seul de ces festoyants d'attacher une rose au cadavre de Cléberg, faisant sur son rocher une triste grimace à cette foule rieuse qui le regardait et lui adressait mille lazzis, mille quolibets sur sa piteuse mine ; les musiciens n'eurent pas seulement la pensée de réjouir cette ombre des sons de leurs instruments ; il n'y eut rien de populaire dans cette fête, rien qui pût apprendre à l'étranger qu'une cité rendait honneur à l'un de ses citoyens ; rien de grand, rien de beau, rien de digne ; elle procura seulement une recette meilleure aux marchands de vin du voisinage ; il est très-probable qu'elle n'avait pas été imaginée dans un autre but, et fit ouvrir trois ou quatre cabarets que la misère publique a fermés depuis... et l'on appela cela une fête!...

Il faut déplorer cette mesquinerie, cette pauvreté, et à côté d'elles cette coquetterie de jouteurs perdus au milieu d'une foule sans élégance, insouciant, froide, venue là par désœuvrement, riant sans plaisir, que nulle passion profonde n'agite, ne remue ; que nul orateur n'a essayé d'émuouvoir, et qui du héros ne sait rien, sinon qu'il a marié des filles, fait obscur qu'elle reçoit sans discussion, et qui fait vivement désirer à toutes les belles du quartier que le bon Cléberg ait un successeur. Non, ce ne sont pas là des fêtes populaires ; cela ne vaut pas la danse modeste d'un de nos hameaux, ni la brillante vogue d'Oullins, dans le beau château d'un ancien archevêque, prêté long-temps aux jeux du village, tombé aujourd'hui aux mains d'hommes positifs, qui, après l'avoir mutilé, en ont pour jamais exilé nos plaisirs. Cela ne peut pas se comparer à la joyeuse vogue de la Guillotière, dans les grands prés de l'Académie, sous la belle allée de marronniers, coquettement illuminée, entourée de